**I/ F. ENGELS, Anti-Dühring, ch.2-4, (1878)**

"Le rapport de la politique générale aux formes du droit économique est déterminé dans mon système de façon si décisive et, en même temps, *si originale*, qu'il ne serait pas superflu d'y renvoyer spécialement pour en faciliter l'étude. La forme des rapports *politiques* est *l'élément historique fondamental* et les dépendances *économiques* ne sont qu'un *effet* ou un cas particulier, elles sont toujours des *faits de second ordre*. Quelques uns des systèmes socialistes récents prennent pour principe directeur le faux semblant d'un rapport entièrement inverse tel qu'il saute aux yeux, en faisant pour ainsi dire sortir des situations économiques les infrastructures politiques. Or, ces effets du second ordre existent certes en tant que tels, et ce sont eux qui dans le temps présent sont le plus sensibles; mais il *faut* chercher l'*élément primordial dans la violence politique immédiate* et non pas seulement dans une puissance économique indirecte."

Telle est la théorie de M. Dühring. Ici, et en beaucoup d’autres passages, elle est tout simplement posée, on pourrait dire décrétée. La chose est déjà prouvée par la fameuse chute originelle, où Robinson a asservi Vendredi. C’était un acte de violence, donc un acte politique. Et comme cet asservissement forme le point de départ et le fait fondamental de toute l’histoire révolue et qu’il lui inocule le péché originel d’injustice, et cela à un point tel que dans les périodes ultérieures celui-ci n’a été qu’atténué et « métamorphosé en formes économiques de dépendance plus indirectes »; comme d’autre part, toute la « propriété fondée sur la violence », encore aujourd’hui en vigueur, repose sur cet asservissement primitif, il est clair que tous les phénomènes économiques s’expliquent par des causes politiques, à savoir par la violence. Et celui à qui cela ne suffit pas, c’est qu’il est un réactionnaire larvé.

Remarquons tout d’abord qu’il ne faut pas être moins amoureux de soi-même que l’est M. Dühring, pour tenir pour tellement « originale » cette opinion qui ne l’est nullement. L’idée que les actions politiques de premier plan sont le facteur décisif en histoire est aussi vieille que l’historiographie elle-même, et c’est la raison principale qui fait que si peu de chose nous a été conservé de l’évolution des peuples qui s’accomplit silencieusement à l’arrière- plan de ces scènes bruyantes et pousse réellement les choses de l’avant. (...) Admettons pour un instant que M. Dühring ait raison de dire que toute l’histoire jusqu’à ce jour peut se ramener à l’asservissement de l’homme par l’homme; nous sommes encore loin pour autant d’avoir touché au fond du problème. Car on demande de prime abord: comment Robinson a-t-il pu en arriver à asservir Vendredi? Pour son simple plaisir? Absolument pas. Nous voyons au contraire que Vendredi « est enrôlé de force dans le service *économique* comme esclave ou simple instrument et qu’il n’est d’ailleurs entretenu que comme instrument. » Robinson a seulement asservi Vendredi pour que Vendredi travaille au profit de Robinson. Et comment Robinson peut-il tirer profit pour lui-même du travail de Vendredi? Uniquement du fait que Vendredi produit par son travail plus de moyens de subsistance que Robinson n’est forcé de lui en donner pour qu’il reste capable de travailler. Donc, contrairement aux instructions expresses de M. Dühring, Robinson n’ « a pas pris le groupement politique » qu’établissait l’asservissement de Vendredi « en lui-même comme point de départ, mais l’a traité exclusivement comme un *moyen pour des fins alimentaires* ». A lui maintenant de s’arranger avec son maître et seigneur M. Dühring.

Ainsi l’exemple puéril que M. Dühring a inventé de son propre fonds pour prouver que la violence est « élément historique fondamental », prouve que la violence n’est que le moyen, tandis que l’avantage économique est le but. Et dans la mesure où le but est « plus fondamental » que le moyen employé pour y parvenir, dans la même mesure le côté économique du rapport est plus fondamental dans l’histoire que le côté politique. L’exemple prouve donc exactement le contraire de ce qu’il doit prouver. (...) Considérons cependant d’un peu plus près cette « violence » toute-puissante de M. Dühring. Robinson asservit Vendredi « l’épée à la main ». Où a-t-il pris l’épée? Même dans les îles imaginaires des robinsonnades, les épées, jusqu’ici, ne poussent pas sur les arbres et M.Dühring laisse cette question sans réponse. De même que Robinson a pu se procurer une épée, nous pouvons tout aussi bien admettre que Vendredi apparaît un beau matin avec un revolver chargé à la main, et alors tout le rapport de « violence » se renverse: Vendredi commande et Robinson est forcé de trimer. (...) Donc, le revolver triomphe de l’épée et même l’amateur d’axiomes le plus puéril concevra sans doute que la violence n’est pas un simple acte de volonté, mais exige pour sa mise en oeuvre des conditions préalables très réelles, notamment des *instruments*, dont le plus parfait l’emporte sur le moins parfait; qu’en outre ces instruments doivent être produits, ce qui signifie aussi que le producteur d’instruments de violence plus parfaits, grossièrement parlant des armes, l’emporte sur le producteur des moins parfaits et qu’en un mot la victoire de la violence repose sur la production d’armes, et celle-ci à son tour sur la production en général, donc... sur la « puissance économique », sur l’ « état économique », sur les moyens *matériels* qui sont à la disposition de la violence.

La violence, ce sont aujourd’hui l’armée et la flotte de guerre, et toutes deux coûtent, comme nous le savons tous à nos dépens, « un argent fou ». Mais la violence ne peut pas faire de l’argent, elle peut tout au plus rafler celui qui est déjà fait et cela ne sert pas non plus à grand-chose, comme nous l’avons également appris à nos dépens avec les milliards de la France. L’argent doit donc, en fin de compte, être fourni par le moyen de la production économique; la violence est donc une fois de plus déterminée par l’état économique, qui lui procure les moyens de s’armer et de conserver ses engins. Mais cela ne suffit pas. Rien ne dépend plus des conditions économiques préalables que justement l’armée et la flotte. Armement, composition, organisation, tactique et stratégie dépendent avant tout du niveau atteint par la production dans chaque cas, ainsi que des communications. Ce ne sont pas les « libres créations de l’intelligence » des capitaines de génie qui ont eu en cette matière un effet de bouleversement, c’est l’invention d’armes meilleures et la modification du matériel humain, le soldat; dans le meilleur des cas, l’influence des capitaines de génie se borne à adapter la méthode de combat aux armes et aux combattants nouveaux. (...)

Toute l’organisation et la méthode de combat des armées, et par suite, la victoire et la défaite s’avèrent dans la dépendance des conditions matérielles, c’est-à-dire économiques, du matériel humain et du matériel d’armement, donc de la qualité et de la quantité de la population ainsi que de la technique. Seul, un peuple de chasseurs comme les Américains pouvait redécouvrir le combat en tirailleurs, -et s’ils étaient chasseurs, c’était pour des raisons purement économiques, de même que, maintenant, c’est pour des raisons purement économiques que les mêmes Yankees des anciens États se sont métamorphosés en paysans, industriels, marins et négociants qui tiraillent non plus dans les forêts vierges, mais d’autant mieux, en revanche, sur le terrain de la spéculation, où ils ont poussé très loin l’utilisation des masses. Seule, une révolution comme la Révolution française, qui émancipa économiquement le bourgeois et notamment le paysan, pouvait trouver les armées de masse en même temps que les libres formes de mouvement sur lesquelles se brisèrent les vieilles lignes rigides, -images militaires de l’absolutisme pour lequel elles se battaient. Et nous avons vu, cas par cas, comment les progrès de la technique, dès qu’ils étaient applicables et appliqués dans le domaine militaire, obligeaient aussitôt et presque de force à des changements, voire à des bouleversements de la méthode de combat, et qui plus est, souvent contre la volonté du commandement de l’armée.

 (...........)

Le rôle que joue la violence dans l’histoire vis-à-vis de l’évolution économique est donc clair. D’abord, toute violence politique repose primitivement sur une fonction économique de caractère social et s’accroît dans la mesure où la dissolution des communautés primitives métamorphose les membres de la société en producteurs privés, les rend donc plus étrangers encore aux administrateurs des fonctions sociales communes. Deuxièmement, après s’être rendue indépendante vis-à-vis de la société, après être devenue, de servante, maîtresse, la violence politique peut agir dans deux directions. Ou bien, elle agit dans le sens et dans la direction de l’évolution économique normale. Dans ce cas, il n’y a pas de conflit entre les deux, l’évolution économique est accélérée. Ou bien, la violence agit contre l’évolution économique, et dans ce cas, à quelques exceptions près, elle succombe régulièrement au développement économique. Ces quelques exceptions sont des cas isolés de conquêtes, où les conquérants plus barbares ont exterminé ou chassé la population d’un pays et dévasté ou laissé perdre les forces productives dont ils ne savaient que faire. Ainsi firent les chrétiens dans l’Espagne mauresque pour la majeure partie des ouvrages d’irrigation, sur lesquels avaient reposé l’agriculture et l’horticulture hautement développées des Maures. Toute conquête par un peuple plus grossier trouble évidemment le développement économique et anéantit de nombreuses forces productives. Mais dans l’énorme majorité des cas de conquête durable, le conquérant plus grossier est forcé de s’adapter à l’ « état économique » plus élevé tel qu’il ressort de la conquête; il est assimilé par le peuple conquis et obligé même, la plupart du temps, d’adopter sa langue. Mais là où dans un pays, -abstraction faite des cas de conquête- la violence intérieure de l’État entre en opposition avec son évolution économique, comme cela s’est produit jusqu’ici à un certain stade pour presque tout pouvoir politique, la lutte s’est chaque fois terminée par le renversement du pouvoir politique. Sans exception et sans pitié, l’évolution économique s’est ouvert la voie, -nous avons déjà mentionné le dernier exemple des plus frappants: la grande Révolution française. Si selon la doctrine de M. Dühring, l’état économique et avec lui la constitution économique d’un pays déterminé dépendaient simplement de la violence politique, on ne verrait pas du tout pourquoi, après 1848, Frédéric-Guillaume IV ne put réussir, malgré sa « magnifique armée », à greffer dans son pays les corporations médiévales et autres marottes romantiques, sur les chemins de fer, les machines à vapeur et la grande industrie qui était alors en train de se développer; ou pourquoi l’empereur de Russie, qui est encore bien plus puissant, s’avère incapable non seulement de payer ses dettes, mais même de maintenir sa « violence » sans emprunter sans cesse à la « situation économique » d’Europe occidentale.

Pour M. Dühring la violence est le mal absolu, le premier acte de violence est pour lui le péché originel, tout son exposé est une jérémiade sur la façon dont toute l’histoire jusqu’ici a été ainsi contaminée par le péché originel, sur l’infâme dénaturation de toutes les lois naturelles et sociales par cette puissance diabolique, la violence. Mais que la violence joue encore dans l’histoire un autre rôle, un rôle révolutionnaire; que, selon les paroles de Marx, elle soit l’accoucheuse de toute vieille société qui en porte une nouvelle dans ses flancs; qu’elle soit l’instrument grâce auquel le mouvement social l’emporte et met en pièce des formes politiques figées et mortes -de cela, pas un mot chez M. Dühring. C’est dans les soupirs et les gémissements qu’il admet que la violence soit peut-être nécessaire pour renverser le régime économique d’exploitation, -par malheur! Car tout emploi de la violence démoralise celui qui l’emploie. Et dire qu’on affirme cela en présence du haut essor moral et intellectuel qui a été la conséquence de toute révolution victorieuse! Dire qu’on affirme cela en Allemagne où un heurt violent, qui peut même être imposé au peuple, aurait tout au moins l’avantage d’extirper la servilité qui, à la suite de l’humiliation de la Guerre de Trente ans, a pénétré la conscience nationale! Dire que cette mentalité de prédicateur sans élan, sans saveur et sans force a la prétention de s’imposer au parti le plus révolutionnaire que connaisse l’histoire!

 **II/ G. SOREL, Réflexions sur la Violence (1908)**

 *(chapitre II: La décadence bourgeoise et la violence)*  Sur la dégénérescence de l’économie capitaliste se greffe l’idéologie d’une classe bourgeoise timorée, humanitaire et prétendant affranchir sa pensée des conditions de son existence; la race des chefs audacieux qui avaient fait la grandeur de l’industrie moderne disparaît pour faire place à une aristocratie ultra-policée, qui demande à vivre en paix. Cette dégénérescence comble de joie nos socialistes parlementaires. Leur rôle serait nul s’ils n’avaient devant eux une bourgeoisie qui serait lancée, avec énergie, dans les voies du progrès capitaliste, qui regarderait comme une honte la timidité et qui se flatterait de penser à ses intérêts de classe. Leur puissance est énorme en présence d’une bourgeoisie devenue à peu près aussi bête que la noblesse du XVIIIè siècle. Si l’abrutissement de la haute bourgeoisie continue à progresser d’une manière régulière, à l’allure qu’il a prise depuis quelques années, nos socialistes officiels peuvent raisonnablement espérer atteindre le but de leurs rêves et coucher dans des hôtels somptueux.

Deux accidents sont seuls capables, semble-t-il, d’arrêter ce mouvement: une grande guerre étrangère qui pourrait retremper les énergies et qui, en tout cas, amènerait, sans doute, au pouvoir des hommes ayant la volonté de gouverner; ou une grande extension de la violence prolétarienne qui ferait voir aux bourgeois la réalité révolutionnaire et les dégoûterait des platitudes humanitaires avec lesquelles Jaurès les endort. (....)

Le capitalisme engendre les nouvelles manières de travailler; il jette la classe ouvrière dans des organisations de révolte par la compression qu’il exerce sur le salaire; il restreint sa propre base politique par la concurrence qui élimine constamment des chefs d’industrie. Ainsi, après avoir résolu le grand problème de l’organisation du travail, en vue duquel les utopistes avaient présenté tant d’hypothèses naïves ou stupides, le capitalisme provoque la naissance de la cause qui le renversera, -ce qui rend inutile tout ce que les utopistes avaient écrit pour amener les gens éclairés à faire des réformes; - et il ruine progressivement l’ordre traditionnel, contre lequel les critiques des idéologues s’étaient montré d’une si déplorable insuffisance. On pourrait donc dire que le capitalisme joue un rôle analogue à celui que Hartmann attribue à l’*Inconscient* dans la nature, puisqu’il prépare l’avènement de formes sociales qu’il ne cherche pas à produire. Sans plan d’ensemble, sans aucune idée directrice, sans idéal d’un monde futur, il détermine une évolution parfaitement sûre; il tire du présent tout ce qu’il peut donner pour le développement historique; il fait tout ce qu’il faut pour qu’une ère nouvelle puisse apparaître, d’une manière presque mécanique, et qu’elle puisse rompre tout lien avec l’idéologie des temps actuels, malgré la conservation des acquisitions de l’économie capitaliste.

Les socialistes doivent donc cesser de chercher (à la suite des utopistes) les moyens d’amener la bourgeoisie éclairée à préparer le *passage à un droit supérieur*; leur seule fonction consiste à s’occuper du prolétariat pour lui expliquer la grandeur du rôle révolutionnaire qui lui incombe. Il faut, par une critique incessante, l’amener à perfectionner ses organisations; il faut lui indiquer comment il peut développer des formations embryonnaires qui apparaissent dans ses sociétés de résistance, en vue d’arriver à construire des institutions qui n’ont point de modèle dans l’histoire de la bourgeoisie, en vue de se former des idées qui dépendent uniquement de sa situation de producteur de grande industrie et qui n’empruntent rien à la pensée bourgeoise, et en vue d’acquérir des *mœurs* de liberté que la bourgeoisie ne connaît plus aujourd’hui.

Cette doctrine est évidemment en défaut si la bourgeoisie et le prolétariat ne dressent pas, l’une contre l’autre, avec toute la rigueur dont elles sont susceptibles, les puissances dont ils disposent; plus la bourgeoisie sera ardemment capitaliste, plus le prolétariat sera plein d’un esprit de guerre et confiant dans la force révolutionnaire, plus le mouvement sera assuré.

La bourgeoisie que Marx avait connue en Angleterre était encore, pour l’immense majorité, animée de cet esprit conquérant, insatiable et impitoyable, qui avait caractérisé, au début des temps modernes, les créateurs de nouvelle industrie et les aventuriers lancés à la découverte de terres inconnues. Il faut toujours, quand on étudie l’économie moderne, avoir présent à l’esprit ce rapprochement du type capitaliste et du type guerrier; c’est avec une grande raison que l’on a nommé *capitaines d’industrie* les hommes qui ont dirigé de gigantesques entreprises. (...) Dans une société aussi enfiévrée par la passion du succès à obtenir dans la concurrence, tous les acteurs marchent droit devant eux comme de véritables automates, sans se préoccuper des grandes idées des sociologues; ils sont soumis à des forces très simples et nul d’entre eux ne songe à se soustraire aux conditions de son état. C’est alors seulement que le développement du capitalisme se poursuit avec cette rigueur qui avait tant frappé Marx et qui lui semblait comparable à celle d’une loi naturelle. Si, au contraire, les bourgeois, égarés par les *blagues* des prédicateurs de morale ou de sociologie, reviennent à un *idéal de médiocrité conservatrice*, cherchent à corriger les *abus* de l’économie et veulent rompre avec la barbarie de leurs anciens, une partie des forces qui devaient produire la tendance du capitalisme est employée à l'enrayer, du hasard s'introduit et l'avenir du monde est complètement indéterminé.

Cette indétermination augmente encore si le prolétariat se convertit à la paix sociale en même temps que ses maîtres; - ou même simplement s’il considère toutes choses sous un aspect corporatif; - tandis que le socialisme donne à toutes les contestations économiques une couleur générale et révolutionnaire. (...)

Le jour où les patrons s’apercevront qu’ils n’ont rien à gagner par les oeuvres de paix sociale ou par la démocratie, ils comprendront qu’ils ont été mal conseillés par les gens qui leur ont persuadé d’abandonner leur métier de créateurs de forces productives pour la noble profession d’éducateurs du prolétariat. Alors il y a quelque chance pour qu’ils retrouvent une partie de leur énergie et que l’économie modérée ou conservatrice leur apparaisse aussi absurde qu’elle apparaissait à Marx. En tout cas la séparation des classes étant mieux accusée, le mouvement aura des chances de se produire avec plus de régularité qu’aujourd’hui.

Les deux classes antagonistes agissent donc l’une sur l’autre, d’une manière en partie indirecte, mais décisive. Le capitalisme pousse le prolétariat à la révolte parce que, dans la vie journalière, les patrons usent de leur force dans un sens contraire au désir de leurs ouvriers; mais cette révolte ne détermine pas entièrement l’avenir du prolétariat; celui-ci s’organise sous l’influence d’autres causes et le socialisme, lui inculquant l’idée révolutionnaire, le prépare à supprimer la classe ennemie. La force capitaliste est à la base de tout ce processus, et elle agit d’une manière impérieuse. Marx supposait que la bourgeoisie n’avait pas besoin d’être excitée à employer la force; nous sommes en présence d’un fait nouveau et imprévu: une bourgeoisie qui cherche à atténuer sa force. Faut-il croire que la conception marxiste est morte? Nullement, car la violence prolétarienne entre en scène en même temps que la paix sociale prétend apaiser les conflits; la violence prolétarienne enferme les patrons dans leur rôle de producteurs et tend à restaurer la structure des classes au fur et à mesure que celles-ci semblaient se mêler dans un marais démocratique.

Non seulement la violence prolétarienne peut assurer la révolution future, mais encore elle semble être le seul moyen dont disposent les nations européennes, abruties par l’humanitarisme, pour retrouver leur ancienne énergie. Cette violence force le capitalisme à se préoccuper uniquement de son rôle matériel et tend à lui rendre les qualités belliqueuses qu’il possédait autrefois. Une classe ouvrière grandissante et solidement organisée peut forcer la classe capitaliste à demeurer ardente dans la lutte industrielle; en face d’une bourgeoisie affamée de conquêtes et riche, si un prolétariat uni et révolutionnaire se dresse, la société capitaliste atteindra sa perfection historique.

Ainsi la violence prolétarienne est devenue un facteur essentiel du marxisme. Ajoutons, encore une fois, qu’elle aura pour effet, si elle est conduite convenablement, de supprimer le socialisme parlementaire, qui ne pourra plus passer pour le maître des classes ouvrières et le gardien de l’ordre.

 (.......)

*( chapitre IV: La grève prolétarienne)* Lorsque les écrivains militaires actuels veulent discuter de nouvelles méthodes de guerre appropriées à l’emploi de troupes infiniment plus nombreuses que n’étaient celles de Napoléon et pourvues d’armes bien plus perfectionnées que celles de ce temps, ils ne supposent pas moins que la guerre devra se décider dans des batailles napoléoniennes. Il faut que les tactiques proposées puissent s’adapter au drame que Napoléon avait conçu; sans doute, les péripéties du combat se dérouleront tout autrement qu’autrefois; mais la fin doit être toujours la catastrophe de l’ennemi. Les méthodes d’instruction militaire sont des préparations du soldat en vue de cette grande et effroyable action, à laquelle chacun doit être prêt à prendre part au premier signal. Du haut en bas de l’échelle, tous les membres d’une armée vraiment solide ont leur pensée tendue vers cette issue catastrophique des conflits internationaux. Les syndicats révolutionnaires raisonnent sur l’action socialiste exactement de la même manière que les écrivains militaires raisonnent sur la guerre; ils enferment tout le socialisme dans la grève générale; ils regardent toute combinaison comme devant aboutir à ce fait; ils voient dans chaque grève une imitation réduite, un essai, une préparation du grand bouleversement final. (...)

En face du socialisme parlementaire bruyant, bavard et menteur qui est exploité par les ambitieux de tout calibre, se dresse le syndicalisme révolutionnaire qui s’efforce, au contraire, de ne rien laisser dans l’indécision; la pensée est ici honnêtement exprimée, sans supercherie et sans sous-entendus; on ne cherche plus à diluer les doctrines dans un fleuve de commentaires embrouillés. Le syndicalisme s’efforce d’employer des moyens d’expression qui projettent sur les choses une pleine lumière, qui les posent parfaitement à la place que leur assigne leur nature et qui accusent toute la valeur des forces mises en jeu. Au lieu d’atténuer les oppositions, il faudra, pour suivre l’orientation syndicaliste, les mettre en relief; il faudra donner un aspect aussi solide que possible aux groupements qui luttent entre eux; enfin on représentera les mouvements des masses révoltées de telle manière que l’âme des révoltés en reçoive une impression pleinement maîtrisante.

Le langage ne saurait suffire pour produire de tels résultats d’une manière assurée; il faut faire appel à des ensembles d’images capables d’évoquer *en bloc et par la seule intuition*, avant toute analyse réfléchie, la masse des sentiments qui correspondent aux diverses manifestations de la guerre engagée par le socialisme contre la société moderne. Les syndicalistes résolvent parfaitement ce problème en concentrant tout le socialisme dans le drame de la grève générale; il n’y a plus ainsi aucune place pour la conciliation des contraires dans le galimatias par les *savants officiels*; tout est bien dessiné, en sorte qu’il ne puisse y avoir qu’une seule interprétation possible du socialisme. Cette méthode a tous les avantages que présente la connaissance totale sur l’analyse, d’après la doctrine de Bergson; et peut-être ne pourrait-on pas citer beaucoup d’exemples capables de montrer d’une manière aussi parfaite la valeur des doctrines du célèbre professeur. (....)

Je n’attache pas d’importance aux objections que l’on adresse à la grève générale en s’appuyant sur des considérations d’ordre pratique; c’est revenir à l’ancienne utopie que vouloir fabriquer sur le modèle des récits historiques des hypothèses relatives aux luttes de l’avenir et aux moyens de supprimer le capitalisme. Il n’y a aucun procédé pour pouvoir prévoir l’avenir d’une manière scientifique, ou même pour discuter sur la supériorité que peuvent avoir certaines hypothèses sur d’autres; trop d’exemples mémorables nous démontrent que les plus grands hommes ont commis des erreurs prodigieuses en voulant, ainsi, se rendre maîtres des futurs, même des plus voisins.

Et cependant nous ne saurions agir sans sortir du présent, sans raisonner sur cet avenir qui semble condamner à échapper toujours à notre raison. L’expérience prouve que des *constructions d’un avenir indéterminé dans les temps* peuvent posséder une grande efficacité et n’avoir que bien peu d’inconvénients, lorsqu’elles sont d’une certaine nature; cela a lieu quand il s’agit de mythes dans lesquels se retrouvent les tendances les plus fortes d’un peuple, d’un parti ou d’une classe, tendances qui viennent se présenter à l’esprit avec l’insistance d’instincts dans toutes les circonstances de la vie, et qui donnent un aspect de pleine réalité à des espoirs d’action prochaine sur lesquels se fonde la réforme de la volonté. (...)

Il faut juger les mythes comme des moyens d’agir sur le présent; toute discussion sur la manière de les appliquer matériellement sur le cours de l’histoire est dépourvue de sens. *C’est l’ensemble du mythe qui importe seul*; ses parties n’offrent d’intérêt que par le relief qu’ils donnent à l’idée contenue dans la construction. (...) Il importe peu que la grève générale soit une réalité partielle, ou seulement un produit de l’imagination populaire. Toute la question est de savoir si la grève générale contient bien tout ce qu’attend la doctrine socialiste du prolétariat révolutionnaire.

Pour résoudre une pareille question, nous ne sommes plus réduits à raisonner savamment sur l’avenir; nous n’avons pas à nous livrer à de hautes considérations sur la philosophie, sur l’histoire et sur l’économie; nous ne sommes plus sur le domaine des idéologies, mais nous pouvons rester sur le terrain des faits que l’on peut observer. Nous avons à interroger les hommes qui prennent une part très active au mouvement réellement révolutionnaire au sein du prolétariat, qui n’aspirent point à monter dans la bourgeoisie et dont l’esprit n’est pas dominé par des préjugés corporatifs. Ces hommes peuvent se tromper sur une infinité de questions de politique, d’économie ou de morale; mais leur témoignage; mais leur témoignage est décisif, souverain et irréformable quand il s’agit de savoir quelles sont les représentations qui agissent sur eux et sur leurs camarades de la manière la plus efficace, qui possèdent, au plus haut degré, la faculté de s’identifier avec leur conception socialiste, et grâce auxquelles la raison, les espérances et la perception des faits particuliers semblent ne plus faire qu’une indivisible unité.

Grâce à eux, nous savons que la grève générale est bien ce que j’ai dit: le *mythe* dans lequel le socialisme s’enferme tout entier, c’est-à-dire une organisation d’images capables d’évoquer instinctivement tous les sentiments qui correspondent aux diverses manifestations de la guerre engagée par le socialisme contre la société moderne. Les grèves ont engendré dans le prolétariat les sentiments les plus nobles, les plus profonds et les plus moteurs qu’il possède; la grève générale les groupe tous dans un tableau d’ensemble et, par leur rapprochement, donne à chacun d’eux un maximum d’intensité; faisant appel à des souvenirs très cuisants de conflits particuliers, elle colore d’une vie intense tous les détails de la composition présentée à la conscience. Nous obtenons ainsi cette intuition du socialisme que le langage ne pouvait donner d’une manière parfaitement claire -et nous l’obtenons dans un ensemble perçu instantanément.

 (....)

*(chapitre VI: La morale des producteurs. Conclusion )* La morale n’est point destinée à périr parce que ses moteurs seront changés; elle n’est point condamnée à devenir un simple recueil de préceptes, si elle peut s’allier encore à un enthousiasme capable de vaincre tous les obstacles qu’opposent la routine, les préjugés et le besoin de jouissances immédiates. Mais il est certain que l’on ne trouvera point cette force souveraine en suivant les voies dans lesquelles voudraient nous faire entrer les philosophes contemporains, les experts en science sociale et les inventeurs de *réformes profondes.* Il n’y a qu’une seule force qui puisse aujourd’hui produire cet enthousiasme sans lequel il n’y a point de morale possible, c’est la force qui résulte de la propagande en faveur de la grève générale.

Les explications précédentes ont montré que l’idée de la grève générale, rajeunie constamment par les sentiments que provoque la violence prolétarienne, produit un état d’esprit tout épique et, en même temps, tend toutes les puissances de l’âme vers des conditions qui permettent de réaliser un atelier fonctionnant librement et prodigieusement progressif; nous avons ainsi reconnu qu’il y a de très grandes parentés entre les sentiments de grève générale et ceux qui sont nécessaires pour provoquer un progrès continu dans la production. Nous avons donc le droit de soutenir que le monde moderne possède le moteur premier qui *peut* assurer la morale des producteurs.

Je m’arrête ici, parce qu’il me semble que j’ai accompli la tâche que je m’étais imposée; j’ai établi, en effet, que la violence prolétarienne a une tout autre signification historique que celle que lui attribuent les savants superficiels et les politiciens; dans la ruine totale des institutions et des mœurs, il reste quelque chose de puissant, de neuf et d’intact, c’est ce qui constitue, à proprement parler, l’âme du prolétariat révolutionnaire; et cela ne sera pas entraîné dans la déchéance générale des valeurs morales, si les travailleurs ont assez d’énergie pour barrer le chemin aux corrupteurs bourgeois, en répondant à leurs avances par la brutalité la plus intelligible.

Je crois avoir apporté une contribution considérable aux discussions sur le socialisme; ces discussions doivent désormais porter sur les conditions qui permettent le développement des conditions spécifiquement prolétariennes, c’est-à-dire sur la *violence éclairée par l’idée de grève générale*. Toutes les vieilles dissertations abstraites deviennent inutiles sur le futur régime socialiste; nous passons au domaine de l’histoire réelle, à l’interprétation des faits, aux évaluations éthiques du mouvement révolutionnaire.

Le lien que j’avais signalé, au début de ces recherches, entre le socialisme et la violence prolétarienne, nous apparaît maintenant dans toute sa force. C’est à la violence que le socialisme doit les plus hautes valeurs morales par lesquelles il apporte le salut au monde moderne.